

# La chasse aux Calandres

**Depuis que le monde est monde :  
il y a eu la chasse et des chasseurs.**

**L**es coeurs sensibles diront de suite qu'à notre époque, la chasse n'est plus nécessaire, or chez nous, la chasse aux nuisibles était une nécessité et une en particulier mérite d'être contée car nos jeunes générations ne connaîtront jamais ici cette chasse qui se pratiquait sans fusil, sans filet et sans autres accessoires qu'une lampe à carbure dans un vieux bidon vide et une cloche comme celle que l'on voyait au cou des vaches!... Etonnant n'est-ce-pas... Et vous dites : c'est une blague ! C'est pas possible... Et pourtant le résultat était garanti!... Les vieux chasseurs de Saïda, d'Aïn-El-Hadjar et de la plaine des Maalifs : Les Marin, Maldonado, Ermosilla, Lopez Damian et son frère Michel et aussi Valdenaire étaient passés maîtres et Paulo Ermosilla qui fut initié par son père a gardé un souvenir très précis de cette chasse aux calandres.

La calandre était une grosse alouette, grande dévoreuse de grains qui vivait chez nous et dans le Sud Oranais se déplaçant par bandes de quelques centaines, tel un nuage gris cendré... Lorsque tombait la nuit, le vol de calandres s'abattait dans un champ fraîchement moissonné, attendant le jour pour se gaver des grains tombés des sacs et des moissonneuses-lieuses. Et il en tombait pas mal, bien sûr... Au coucher du soleil, un guetteur avait repéré le champ où elles reposaient, fatiguées. Serrées, les unes contre les autres, peureuses, elles s'endormaient ne prêtant aucune attention au son d'une cloche que l'on entendait au loin, pareille aux clarines des animaux en alpage. Tout repose... Pas de lune... Pas de vent... Il fallait que la nuit soit bien noire. Alors le groupe de chasseurs se mettait en marche vers le champ où dorment les calandres. Ils marchent de front, l'homme du milieu s'est abaissé et vient d'allumer une lampe à carbure on entend le sifflement du gaz et la flamme éclaire puissamment un triangle de lumière très vive. Cette lampe se tient dans un bidon d'huile vide aux parois très brillantes et dont le côté supérieur forme réflecteur. Dans l'autre main, une cloche est agitée d'un même mouvement et étouffe les pas des chasseurs. De chaque côté de l'homme à la lumière et à la cloche, deux porteurs de sacs en jute, grandes saches à blé qui allaient servir à transporter les oiseaux.

Ces sacs sont jetés en travers des épaules et la main gauche serre l'embouchure, la main droite servant à ramasser les calandres endormies. Courbés, les hommes aux sacs s'abaissent rapidement et saisissent l'oiseau apeuré qui se retrouve aussitôt dans le sac. D'autres chasseurs employaient une autre méthode qui consistait à placer la tête entre le pouce et le majeur, l'index retournant la tête de l'oiseau qui meurt instantanément, sans bruit, sans battement d'ailes. Chacun avait sa méthode mais ce qui comptait le plus était la célérité et la précision pour ne pas effrayer le reste de la bande. Il fallait être lestes, se baisser, ramasser la bestiole, enfouir dans le sac et sur un mètre ou

deux il y avait cinq, six, dix oiseaux et pas que des calandres... Il se trouvait des "gros becs", passereaux aux becs très larges... des Ortolans plus petits... des cailles aux plumes rousses. Tout était ramassé, sans autre bruit que la cloche qui sonnait toujours... à la même cadence. Les sacs se faisaient lourds, la sueur poissait les visages et les mains. L'homme à la lumière dirigeait le faisceau lumineux vers les bêtes qui ne bougeaient pas, aveuglés et sans réaction.

Encore quelques rescapés que l'on néglige et c'était le retour à la maison, la lampe à carbure servant de phare.

Dès l'arrivée, les épouses et les enfants faisaient fête autour des chasseurs et c'était un véritable tohu-bohu des questions :

- Combien en avez-vous? Elles sont vivantes? Elles sont toutes mortes?... N'oubliez pas d'en garder une vivante, un mâle de préférence pour Monsieur Paès!... En effet, je ne sais quel chasseur en offrit un à notre ami, qui s'empressa de placer cette calandre -mâle- dans une cage dont le toit était fait d'un morceau de bâche solide. Beaucoup de Saïdéens se souviennent encore des chants et des trilles de ce bel oiseau au collier de plumes noires qui attirait l'attention des passants et des clients du "Bar des Mutilés" dont Monsieur Paès était propriétaire. Je passerai sous silence la fin qui était réservée aux oiseaux dans les sacs, beaucoup étaient morts, étouffés par le nombre, les autres étaient proprement occis d'un coup rapide sur la tête. Après la répartition, chacun se séparait : les scores étaient éloquentes : 200... 250 pièces et on espérait faire mieux la prochaine fois... Tous les voisins et amis avaient leurs parts et il n'était pas rare de terminer la semaine autour d'un "gaspacho" entre familles de chasseurs.

Ces chasses nocturnes étaient aussi l'occasion de piéger un ami de la ville qui ne connaissait rien à cette chasse mais dont il avait entendu des échos vrais ou faux... Il y avait toujours un malin pour lui faire croire que c'était facile... qu'il n'y avait qu'à se baisser... qu'avec un bon sac... Pourvu qu'il ne fasse pas de bruit... Bref, l'ami arrivait un soir sur un coup de téléphone, la plupart du temps en chaussures basses et en veste d'alpaga fraîchement repassée... Le novice était entraîné dans les champs et les chaumes dans cette tenue et puis quoi... Il avait une mission importante... c'était de lui... que tout dépendait!.. Le novice était placé derrière un jujubier ou un figuier, à genoux de préférence, le sac ouvert et sans faire de bruit!... La vraie chasse se déroulait à quelques centaines de mètres de notre ami, qui ne bougeait pas, ne fumait pas, toujours sur ses talons, tenant son sac ouvert... Au bout d'une heure, il voyait arriver nos chasseurs avec leur phare et leurs sacs d'oiseaux et c'était pour lui une délivrance... il comprenait un peu tard... qu'il avait été le dindon de la farce... Grande rigolade entre amis et tout se terminait bien, autour de la répartition à laquelle il avait droit et d'une bonne frita qui attendait les chasseurs. C'était hier... C'était là-bas...

Henri PEREZ

d'après un récit de Paul Ermosilla